



MARMITE & MICRO-ONDE

Il faut manger pour lire,
et non pas lire pour manger

N°4

DANS LE GARDE-MANGER

La nuit des lasagnes (Philippe Caza)	2
Conte-express (Philippe Caza)	2
Le gâteau de larmes (Julie Proust Tanguy)	3
Guet-apens (Dominik Vallet)	4
Dérive (Jennie Dorny)	4
Les courgettes (Hervé Baudouy)	9
Edgar (Philippe Heurtel)	10
Rencontres du type alimentaire (Jean-Luc Rivera)	12
Les échos de la marmite	...ici et là

Hervé Baudouy, Philippe Caza, Jennie Dorny, Willy Favre, Sandrine Grenier, Philippe Heurtel, El Jice, André de Marigny, Jean-Luc Rivera, Julie Proust Tanguy, Dominik Vallet, ont risqué leur vie et leur santé mentale pour que sorte ce numéro.

Vous êtes gâtés, mais gâtés... !

8

1 AN (ET TOUTES SES DENTS)

8

Ce numéro 4 de *Marmite & Micro-onde* est marqué par deux événements d'importance.

D'abord, *M&M* est devenu un vrai fanzine. Ben oui, avec près de deux mois de retard, on vient d'acquiescer une caractéristique essentielle du fanzine, non ? Tous ces numéros qui sortaient régulièrement, ça commençait presque à faire un peu trop pro...

Le deuxième fait marquant, c'est que *Marmite & Micro-onde* a 1 an. Hé oui, déjà ! Il y a un an de cela, en lançant un appel à textes pour un « fanzine de l'imaginaire culinaire », j'avais la folle ambition de sortir ne serait-ce qu'un numéro. Avec un thème aussi... ciblé, ça aurait déjà relevé du miracle. Finalement, le sujet a inspiré du monde, puisque nous voilà au quatrième opus et que j'ai encore de la matière dans le congélateur.

Alors, pour me faire pardonner le premier point, et fêter le deuxième, je vous ai mis deux pages de plus. J'espère que ces 12 pages d'imaginaire culinaire vous plairont autant, sinon plus, que les précédentes. Dedans, je n'ai mis que des bons produits, des textes et des illustrations pondus par des auteurs élevés en plein air et au grain.

J'aurais bien ajouté une bougie, mais ça aurait compliqué les envois, et les lecteurs de la version électronique auraient été lésés. Pour les 10 ans, peut-être ?

Philippe Heurtel, Novembre 2001

CONCOURS

Dans le numéro 2, je me faisais l'écho du *Prix Jacques Moriceau de la Littérature Gourmande*, organisé par la ville de Mamers, dans la Sarthe. Le prix de la nouvelle gourmande a été remis cette année à Abraham De Voogd, pour *Repas à Félicitatù*, et Gilles Henry a été récompensé pour son livre de gastronomie régionale *La cuisine de rabelais*. Enfin, le prix spécial du jury a été décerné à Simone Morand pour l'ensemble de son

œuvre gastronomique. Pas de prix de la poésie cette année, mais vous avez jusqu'au 30 avril prochain pour participer à l'édition 2002. L'œuvre, une seule par auteur, doit être envoyée en trois exemplaires : *Prix Jacques Moriceau de Littérature Gourmande*, B.P. 24, 72600 Marmers. Les poèmes feront au maximum 28 vers, et les nouvelles au maximum 10 pages de 25 lignes en double interligne. Ils ne comporteront pas de nom, mais seront accompagnés d'une enve-

loppe cachetée vierge contenant vos nom, prénom, adresse et numéro de téléphone, et d'une enveloppe à fenêtre timbrée vierge. Les lauréats recevront un prix de 1000 F pour la nouvelle, 500 F pour la poésie, et un trophée pour le livre de gastronomie. Renseignements : Office du tourisme de Mamers (02.43.9760.63), ou Mme Moriceau (02 43.97.62.01).

Philippe Heurtel

Faut-il présenter Philippe Caza ? Il vous suffit de vous rendre au rayon BD de votre librairie, d'examiner une couverture de revue ou de roman de SF, et vous tomberez facilement sur un de ses albums ou illustrations. Mais le dessinateur taquine également la plume, comme on avait déjà pu le constater dans le numéro 13 de la revue Ténèbres. Le tome 4 de sa série Le monde d'Arkadi est sorti en novembre chez Delcourt.

G**LA NUIT DES LASAGNES – PHILIPPE CAZA****G**

Mon histoire commence au fin fond d'une grande ville occidentale, une contrée à peine explorée où le danger vous guette à chaque pas. C'est la nuit... Ce soir-là, la nuit est sombre, obscure, même. Pour tout dire, la nuit est particulièrement nocturne. Il pleut doucement : une bruine, un crachin malpropre qui s'accroche à la peau, colle aux cheveux, une brillantine à l'oxyde de plomb, luisante et lourde comme la sueur d'un cadavre. Les cinémas sont déjà fermés (et d'ailleurs, qui va encore au cinéma ?), les derniers noctambules ont regagné leur tanière. Dehors, plus personne. Il ne reste que cette eau trouble, par terre, qui fait luire l'asphalte. Le silence. Après une longue inspiration, la ville retient son souffle. (Ambiance, hein ?!)

C'est l'heure où sortent les lasagnes.

Il faut vous dire que les lasagnes sont des pâtidés sauvages de l'ordre des lamellibranches qui vivent en hordes dans les sauvages contrées du nord de la Seine-et-Oise.

J'étais posté au pied d'un lampadaire, mon chassepot à lunette bien calé contre la hanche. Je les attendais. Tandis que le troupeau traversait lourdement le carrefour de la rue Jules-Guedes et de l'avenue Charles-de-Gaulle, au mépris des règles de la circulation les plus élémentaires, je vis qu'un jeune mâle imprudent s'était écarté de la horde et broutait les papiers gras sur le trottoir, inconscient du danger. J'épaulai soigneusement.

Sachez que pour tuer le lasagne

sauvage, il faut viser juste entre les deux lamelles supérieures, là où se tient la substance molle et blanchâtre qui lui sert de cerveau et que les autochtones appellent la béchamel.

Par malheur, ce soir-là, une goutte de pluie glissa de mon chapeau et me tomba dans l'œil au moment où je pressai la détente. Je ratai mon coup de deux centimètres trop bas. Le lasagne se retourna, furieux. Mon sang se glaça dans mes artères. Il allait charger, et derrière lui tout le troupeau s'apprêtait à en faire autant !

Le lasagne est terrible quand il charge ! Je vis le monstre gluant arriver sur moi à fond de train, la gueule écumante de sauce tomate, les naseaux crachant une vapeur brûlante. Je tirai encore et je ratai encore. Merde ! Je fus tenté, je l'avoue, de prendre tout bonnement la fuite, mais je pensai très vite (oui, mon cerveau fonctionne très vite dans de telles circonstances) que, sur le macadam glissant, je n'avais aucune chance de les distancer.

Abandonnant mon chassepot, je m'accrochai au lampadaire et commençai à grimper.

Les fauves tournaient autour de moi avec des mugissements sourds, leurs gueules avides claquant au ras de mes talons. La fatigue me venait. Le poteau était lisse et glissant et pour chaque mètre que je montais, je redescendais presque d'autant... et presque aussi vite.

J'allais succomber à tant d'efforts désespérés, quand j'entendis une galopade. Je sus alors que

j'étais sauvé, si seulement je tenais encore quelques minutes, quelques secondes... Je les entendais, oui, c'était bien ça : une horde de spaghettis bolognaise débouchait au coin de la station-service Antarte tenue par Jérôme Mâchefer et sa femme. (Les spaghettis bolognaise sont aussi des pâtidés, mais de la classe des serpentaires, et – précision salutaire – ce sont les pires ennemis des lasagnes.)

Le choc fut terrible. Avec des cris épouvantables, les deux troupeaux antagonistes de pâtidés, les serpentaires et les lamellibranches, se jetèrent l'un contre l'autre (et vice-versa.) Imaginez ce choc de titans, cette mêlée dantesque digne des visions de l'Apocalypse selon Jean !

Des milliers de spaghettis bolognaise affrontaient des centaines de lasagnes. Ceux-ci, plus lourds, plus massifs, avaient l'avantage du poids, mais les spaghettis avaient celui du nombre et de la souplesse. Ils se glissaient sournoisement entre les lamelles des lourds lasagnes, les éclatant de l'intérieur. Ou bien ils s'agrippaient par grappes gluantes, s'agglutinaient sur les énormes pâtidés, les étranglaient, les étouffaient sous le nombre. Les malheureux lasagnes vomissaient par tout les bouts la béchamel et le coulis de tomate. Ô rage ! Ô terreur !

Evidemment, pendant ce temps, les lasagnes avaient délaissé le siège de mon lampadaire et j'en profitai pour m'enfuir. Je piétinai dans la sauce à la viande pendant des kilomètres, et me voilà.

CONTE-EXPRESS – PHILIPPE CAZA

Il faisait chaud, très chaud. La plaque de beurre de 250 grammes planait à 500 mètres d'altitude, l'œil aux aguets.

Soudain, elle repéra une tartine au sol...

Le beurre fondit sur sa proie.

Née en 1984, Julie Proust Tanguy poursuit des études littéraires tout en taquinant la plume. Si vous ne l'avez pas déjà lue dans Marmite & Micro-onde, c'est que vous êtes d'infidèles lecteurs puisque deux de ses nouvelles figurent dans les numéros 1 et 3. Mais vous pouvez toujours vous rattraper en lisant les fanzines Miniature et Dragon & Microchips, l'anthologie Rêve d'absinthe aux Editions de L'Œil Du Sphinx, ou encore son recueil de poésies fantastiques Fantasmique & Faërie, chez le même éditeur. Sinon, il vous reste le présent texte. L'illustration est de Willy Favre.

7

LE GATEAU DE LARMES – JULIE PROUST TANGUY

7

Mélangez la farine, la levure et le sucre. Quelques larmes tombent dans le puits de poudre blanche, ajoutant involontairement le sel que la recette préconisait par la suite. Laura les essuie d'un air las et touille la préparation. La cuillère décrit des cercles réguliers, tout comme le disque de Chopin qu'elle est en train d'écouter. Suivre la recette à la lettre. La recette du gâteau favori de Rosalie.

Faire fondre le chocolat au bain marie. Laura surveille d'un œil distrait la bouillie sombre qui mijote dans la casserole. On dirait du sang. Du sang agglutiné en une masse compacte. *Le sang est un suc tout particulier, écrit Goethe dans son Faust. Quel goût avait le tien quand ils t'ont tuée ?* De nouvelles larmes parfument la pâte. Rosalie avait l'habitude de tremper son doigt dans celle-ci « pour tester la qualité du produit. Tu ne voudrais tout de même pas empoisonner nos invités ? ». Laura sourit à ce souvenir. *Non ma chérie.* De fines gouttes de pluie salée s'échappent de ses yeux.

Doucement, mêler les deux préparations. Le blanc éclatant de la farine rencontre le liquide brun et valse avec lui. Ils se mélangent, tourbillonnent dans le récipient. *Comme le monde a dû tourner autour de toi avant que tu ne t'écroules à terre.* Des diamants liquides étincellent le long de son cou.

Casser trois œufs. Le bruit sec de la coquille se brisant rappelle à Laura le son qu'a fait la tête de Rosalie en se heurtant à la balle de revolver. Un infime craquement. Les minutes qui deviennent éternité. Un corps qui s'effondre, brisé comme l'enveloppe du poussin mort. Un morceau de coquille se mêle à la pâte. *Comme un bout de chair s'abattant à terre.* Le sang avait repeint le parquet, comme le jaune teintait le chocolat. Un jaune et un pourpre également

visqueux.

Touiller doucement. Les médecins avaient tout fait pour la réanimer. Pour soigner le cerveau endommagé. Mais la vie l'avait quitté, comme les larmes quittent les pupilles naufragées de Laura. *Rosalie. Ma Rosalie. Ma fille. Où sont les jardiniers de la vie, où est la main verte de l'espoir pour te sauver ?*

Beurrer le plat. Laura revoit les tresses de la petite voltiger dans les airs quand elle balançait la tête en chantonnant. Elle beurrerait consciencieusement le plat en jouant les cantatrices, en se trémoussant. Ses tresses ont disparu. L'adolescente les a coupées dans un accès de mode. Laura sourit. *Tu es si jolie ma puce.* Rosalie rit. Elle flotte plus qu'elle ne danse autour du plat. Sa mince silhouette s'active autour du plan de travail. La jeune fille s'applique. *C'est bien, comme ça, un peu plus sur les bords...*

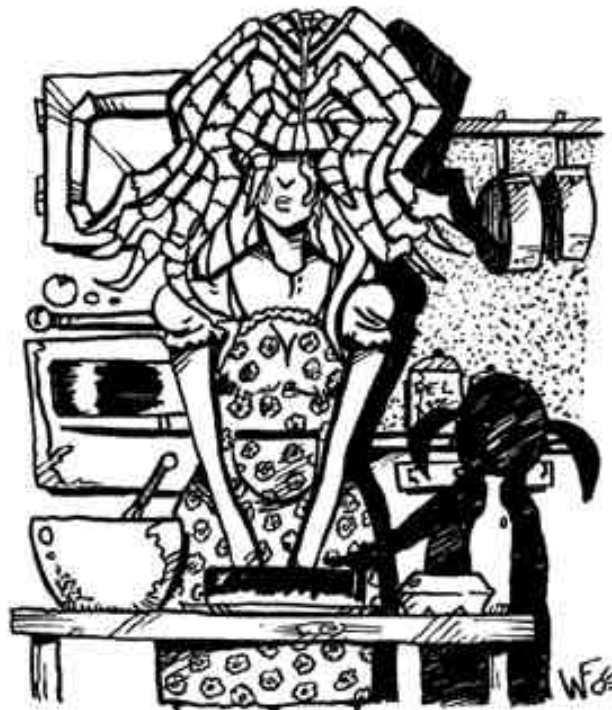
Verser lentement la préparation dans le plat beurré. La petite aime cet instant où un torrent chocolaté

se précipite dans la vasque graissée. Elle contemple d'un air fasciné l'avalanche brune et sourit à sa mère. Laura envoie un baiser à l'image de sa fille absente.

Elle dépose délicatement le plat dans le four. La gueule béante se referme avec un claquement sec et chauffe le moule et son contenu. Laura se tourne vers la table où la petite disparue lèche le plat abandonné. *Est-ce que ton âme brûle ainsi, ma chérie ? Où es-tu à présent ?* Un rideau de larmes alourdit son regard et lui crie que la pièce est finie.

La valse à l'adieu envahit la cuisine ; les pleurs du piano sont rythmés par les sanglots de la femme. Dans le four, le gâteau brûle. La fumée qu'il exhale dessine le visage d'une fleur de dix-sept ans trop vite fanée. Le fantôme sourit une dernière fois et s'échappe par la fenêtre ouverte, laissant derrière lui une traînée de regrets et un dessert trop salé.

En souvenir de Maylis



Habitant de la région d'Auxerre, Dominik Vallet est l'auteur de nombreuses nouvelles, que ce soit de littérature générale, parues dans un journal local, ou bien de science-fiction et de fantastique, que l'on a pu lire dans plusieurs fanzines. Il est également au sommaire de l'anthologie *Rêves d'Altaïr* aux Editions de L'Œil Du Sphinx. Passionné de SF et d'humour, il a créé *Hors-Service*, le fanzine de SF humoristique (comme quoi tout se tient), et il aime les histoires à chute, comme le prouve celle qui suit. L'illustration est de Philippe Caza.



GUET-APENS – DOMINIK VALLET



Vicenzo Fuentès savait la tâche ardue, et son environnement lui assenait sans cesse des coups de semonces inquiétants. La prison, toute proche, laissait planer une aura suspecte que dissipait à peine des lampadaires grisâtres. Bien que large et fréquentée, la rue augurait d'une sourde menace. Les automobiles, fugaces et anonymes, fusaient à deux pas de lui. Quant aux passants, ils ne soutenaient jamais son regard, détournant des yeux bien trop fuyants pour être honnêtes.

Vicenzo respirait la peur. La nécessité d'aller de l'avant n'occultait pas l'arbitraire de cette décision. Il essaya un front suintant, ultime bravade à ces réticences. Des néons clignotants éclairaient la gargote. Quelques clients maladifs pénétraient cette antre sans un regard alentour, conscients des risques qu'ils prenaient. Un enfant pleurait, refusant sans doute d'être livré au péril insidieux.

Vicenzo déglutit douloureusement en poussant la porte battante. Un individu un peu louche le dévisagea, avant de baisser la tête. Encore une attitude qui en disait long. Une fumée délétère enva-

hissait les premières tabléées, comme une brume de cimetière. La Mort se sentait bien ici.

Chaque pas lui coûtait un peu plus que le précédent. Le comptoir lui parut à la fois terriblement lointain et beaucoup trop proche. Il trébucha sur un pied de table, s'excusa platement malgré l'absence de victime, avant d'observer les convives. La conspiration imitait parfaitement un brouhaha anodin, mais Vincenzo ne se laissa pas piéger. Il connaissait les dangers réels. Il ne fallait pas le prendre pour un fou. Pas encore.

Malheureusement, la faim le tenaillait. Une fringale dévorante nuisant à ses capacités de réflexion au moment où il en avait le plus grand besoin. Toutes les fois où ses dents s'étaient refermées avec volupté sur un bon steak saignant lui revinrent en mémoire. A quelques mètres, des petits hommes en uniformes s'agitaient à quelque cabale indigne.

Vicenzo reconnut immédiatement en eux ses ennemis. Non. En fait, ils se chargeaient seulement des basses œuvres. Des hommes de main, prêts à tuer sans vergogne. Devant lui, une jeune fille

innocente le protégeait, mais pour combien de temps encore ?

Brusquement, elle disparut de son champ de vision et il se retrouva nez à nez avec un individu chafouin au sourire doux. Sa tenue écarlate attestait de ses instincts sanguinaires. Aucun son ne s'échappait de sa bouche putride, attendant patiemment qu'il commette une faute.

– Monsieur ? finit-il par demander.

Une giclée d'adrénaline. La trouille intégrale s'emparant de lui, Vincenzo Fuentès renonça à surmonter ses craintes. Il tourna les talons sans demander son reste.

– Ah la vache ! Cette fois-ci, j'ai failli me laisser piéger par un Big Mac bien juteux ! Avec tout ce qu'on raconte, c'est vraiment devenu trop dangereux !



Franco-américaine, Jennie Dorny travaille dans l'édition depuis dix-sept ans. Elle a publié son premier roman de science-fiction, *Gambling Nova*, en 1999 chez J'ai Lu. Elle se trouve également au sommaire de l'anthologie de Daniel Conrad *Douces ou cruelles ?*, au *Fleuve Noir*. L'illustration est de El Jice.



DERIVE – JENNIE DORNY



C'est moi qui fais la cuisine. Elle mange.

Je suis partie de zéro. J'ai trouvé les livres de cuisine de Caliban dans sa cabine le jour où j'ai fouillé ce vaisseau à la recherche de miracles pour me sauver de ma solitude.

Caliban était notre xénobiologiste, et un ami de longue date. Pas de miracles pour la poule mouillée, mais la série complète du *Livre de Cuisine de l'Explorateur : Bases et Basilic, Comment survivre à la perte de vos barres*

nutritionnelles, avec une partie détaillée sur « Comment cultiver votre propre serre hydroponique ». Une absolue nécessité quand, après avoir sauté de planète aride en planète aride pendant des années, on avait oublié comme moi que les taches vertes qui parsemaient mes rations journalières de barres rougeâtres et insipides avaient été à l'origine des haricots suspendus dans un jardin potager, ou un bouquet de brocolis, ou bien encore des courgettes bronzant sous d'énormes feuilles

piquantes.

Le troisième ouvrage de la série est intitulé *Petits-pois rouges extra-terrestres et laitues-papillons : Guide de survie*, mais ce livre n'est pas pour moi puisque j'ai décidé de rester à l'intérieur de ce vaisseau en forme de poire. Je suis en train d'écrire mon propre livre de cuisine depuis des années. J'hésite encore sur le titre. Jusqu'à présent j'ai trouvé : *Rester sain d'esprit en cuisinant – un témoignage vécu*, ou *Les contes de la gastronome solitaire*. Cependant, le titre que je

préfère est *Baba*.

Récemment, Amy a mentionné des recettes, ici, dans ce livre de bord. Je pense qu'elle se les rappelle du passé. Dans l'ordinateur j'ai découvert que son nom signifiait « bien aimée ». Cela m'a surprise. Je pense que c'est vrai. Comment pourrais-je ne pas l'aimer ?

Il y a longtemps, Lindsay a pris le pistolet et elle a scellé les verrouillages des deux ouvertures du vaisseau, afin que personne ne puisse ni entrer ni sortir. Elle a fait ça peu de temps après le départ de la Capitaine Marsh, parce qu'elle était terrifiée à l'idée de la copier sans s'en rendre compte. De temps à autre, lorsque je donne l'ordre à l'ordinateur d'ouvrir le sas de sécurité, juste pour vérifier si par hasard mon ordre précédent n'aurait pas été erroné, un même message se répète à l'infini sur l'écran : surcharge du système.

Alors, lorsque j'ai l'impression que je vais devenir chèvre dans ce vaisseau désert et poussiéreux, lorsque je sens que mon estomac va éclater à cause de ses repas exquis, je monte à l'étage supérieur jusqu'à la pièce ronde, aux murs blancs et violets, où siège l'unité centrale, et je parcours des milliers de xeno-fichiers au hasard, m'instruisant sur des civilisations, des cultures, des habitudes culinaires, anciennes, perdues, nouvelles, sur la géographie des galaxies.

Lindsay a écrit dans le livre de bord qu'atterrir sur cette planète a perturbé les stries, ce qu'elle nomme les lignes de rêves, burinées à la surface. Elle songe à cette ancienne civilisation d'Aborigènes qui vivaient sur le continent-calebasse de Terre.

Je n'ai pas la moindre idée de ce que sont ces schémas de rêves – je ne rêve pas. Jje souhaiterais néanmoins pouvoir décrypter les rides d'herbes et de boue noire qui commencent à l'endroit où le vaisseau a touché le sol et dessinent des plis en méandres de plus en plus évasés jusqu'à l'horizon.

Lorsqu'elle se sert d'amandes, cela me remplit de joie. Je ne goûterai jamais plus de la truite arc-en-ciel nageant dans une sauce au beurre avec des amandes effilées. Du vrai beurre. Quelquefois, si je

me concentre, je peux me souvenir de la saveur de la motte de beurre, crémeuse et salée, en forme de coeur, que ma mère posait à côté de tranches de pain chaud et croquant. Et du miel à la lavande. Des cristaux durcis sur les bords du pot.

Si je ferme les yeux, je peux presque goûter la cannelle et la muscade de ses biscuits aux flocons d'avoine tout juste sortis du four, et mêler ce goût au bruit de la pluie. Une pluie d'automne, martelant notre jardin envahi par les herbes. Je me vois dans mes bottes pleines de sable descendant les trois marches jusqu'au gravier. Le crissement des cailloux de silex me rappelle les promenades sur la plage. Le son creux, en écho, qui se mêle à celui des vagues tandis que je gravis les galets d'une plage déserte à l'ombre d'une falaise formidable, sillonnée d'ocre.

En marchant dans le jardin, je sens les feuilles saturées d'eau s'écraser sous mes pieds. Je savoure cette foison protéiforme de sens : l'odeur musquée des champignons, et cette atmosphère humide, le crachin froid qui coule dans mon cou, me faisant frissonner. Je pourrais marcher des heures, mon visage tourné vers la pluie. Riant avec ma solitude. Puis, bien plus tard, quittant l'obscurité humide pour pénétrer dans la maison aux lueurs orangées. La table en bois ronde et noire. Et de la truite grillée servie avec de la crème épaisse saupoudrée de minuscules bouts de menthe fraîche et ces pommes-de-terre nouvelles de la taille de cerises qui poussaient dans le potager.

Pas des carrés de tofu trempés dans l'eau. Lindsay sait que je ne supporte pas le tofu, mais elle continue d'essayer de me le servir sous toutes sortes de déguisements, des papillotes et de la dentelle, des costumes-trois-pièces et des kilts, dans l'espoir que je ne reconnaitrai pas les dominos flasques et crayeux flottant dans ma soupe. Je les reconnais à chaque fois, pourtant. Et je mange toujours ce qu'elle me prépare.

Amy peste à l'idée de manger des légumes tout le temps. Je ne peux pas lui en vouloir : je n'ai jamais été moi-même une grande amatrice de verdure. Je fais comme je peux avec ce qui pousse dans la serre hydroponique. Et maintenant

que le système d'humidification défaille, je ne sais même pas si je pourrai sauver mes plantations. Mes talents mécaniques ont décliné, si une telle chose est possible.

Ma vie dérive vers l'immobilité, mais cela ne me fera pas changer d'avis : je ne sortirai pas. Ce qui m'attend dehors ne peut être bon, sinon ils seraient revenus me chercher. Caliban et la Capitaine Marsh ne m'auraient jamais abandonnée pendant aussi longtemps sans raison.

Notre Capitaine a raté l'atterrissage. C'était atroce. A mon avis, il s'agit d'énergies perturbées. Rien d'anormal n'avait été détecté sur les écrans de contrôle, et pourtant nos trains d'atterrissage se tordirent, comme fondus, et le vaisseau s'écrasa sur une surface mi-dure mi-molle, une sorte de chaud caoutchouc. Apparemment, je suis tombée de ma couchette. Je me suis réveillée un bras dans le plâtre et deux côtes fêlées. C'est Caliban qui m'a mise au parfum – je me souviens de son ton sévère et désapprobateur, il était si paternaliste parfois – lorsque je me suis réveillée, d'humeur massacrante – j'avais mal partout, surtout à la tête – dans l'infirmerie le matin suivant.

Par groupes de trois, les membres de cette expédition d'Exploworld quittèrent ce vaisseau et ne revinrent jamais. Mon ami Caliban faisait partie du premier groupe à s'aventurer sur la planète. Lui et ses deux compagnons, Jeff, notre ingénieur linguiste, le plus costaud de l'équipage, et Rasmallan, le chimiste chauve à l'humour pète-sec, partirent un après-midi ensoleillé, avec leur sac à dos débordant d'enthousiasme. Contrairement à ce qui s'était passé lors de notre précédente destination, l'air de cette planète inexplorée ne présentait aucun danger. A un moment Caliban blaguait sur la transmission radio et l'instant d'après, nous n'entendîmes plus que des piailllements d'oiseaux à l'arrière-plan. Notre Capitaine organisa les secours avec ce qui restait de notre équipage squelettique. Le moral de chacun d'entre nous était au plus bas : nous avions déjà perdu deux membres d'équipage un mois auparavant lors d'une rencontre imprévue avec une

cascade de météorites. Je suis restée à bord du vaisseau à cause de mon bras cassé, observant leur lente progression sur le moniteur à infrarouge, prête à les avertir si un être vivant s'avancait dans leur direction, tout en maintenant un contact audio avec la Capitaine Marsh. Mais, sans crier gare, ils disparurent de l'écran, et je n'entendis plus que les oiseaux.

Et je suis restée où j'étais, seule et terrorisée.

hantée tandis qu'elle s'asseyait dans son siège de pilote et pressait frénétiquement les boutons au hasard. Elle secouait la tête, ses doigts sales tremblaient, son corps tout entier était parcouru de spasmes et, soudain, elle s'écroula en avant, cachant son visage dans ses mains. Elle ne commença à parler qu'à ce moment-là. Un murmure, à peine intelligible. Il y avait quelque chose dans l'air, dit-elle, quelque chose dans

capable de m'en sortir. Moi, je me souviens que j'avais envie de l'étrangler. Avec mon bras cassé et mes côtes fêlées, je n'étais pas autonome du tout. La Capitaine Marsh me tapota le bras et marmonna que je me débrouillerais jusqu'à ce que notre balise de détresse soit interceptée par un vaisseau de passage. Je pensais alors que je serais secourue le mois suivant. J'avais peur qu'elle insiste pour que je l'accompagne.

Mais trois jours après son départ, lorsque j'ai commencé à comprendre ce que cela voulait dire d'être seule à bord d'un vaisseau jour et nuit sans personne à qui parler, je me suis convaincue qu'ils m'avaient abandonnée à mon sort. J'ai mauvais caractère, je suis susceptible, je râle beaucoup. Je me suis disputée à de nombreuses reprises avec Rasmallan et Deux-Jours-de-Repos. Et je sais que Lily m'en voulait parce que je m'entendais si bien avec Caliban. Et Jeff savait me mettre sur la défensive... sa façon à lui de compenser ses accès de déprime.

Jusqu'à présent, personne n'est revenu. Je ne sais pas s'ils sont vivants ou morts. Pour le savoir, il faudrait que je quitte ce cocon, ce que je ne peux envisager : je n'ai pas la moindre intention de sombrer sous l'emprise de ce qui se trouve dehors. J'ai mon amour-propre. Ou, pour être honnête, je devrais admettre que je suis lâche, que j'ai un cœur de citrouille, que du sang de navet coule dans mes veines. Ils ne peuvent qu'être morts là-bas, dehors, et je ne suis pas prête à savoir comment.

Je ne supporte pas d'être enterrée vivante dans ce cercueil métallique. Je n'ai jamais pensé que je cracherais un jour sur ma solitude et souhaiterais ardemment bavarder. Je rêve d'ouvrir la porte du vaisseau et de respirer l'air de la planète. Je me vois en équilibre sur la pointe des orteils, mes pieds nus enfouis dans l'herbe sèche : elle me chatouillerait la peau, le soleil et la brise me caresseraient. Je danserais, tournoyant sur moi-même comme une petite fille. Je garderais mes yeux ouverts, et je verrais sans doute la ligne vert avocat de l'horizon en sandwich entre le ciel crémeux et la terre café noir. J'entendrais des bruits. Non pas le vrombissement sourd qui me berce nuit et jour et me fait croire



Lorsque la Capitaine Marsh rampa à quatre pattes par le sas deux jours plus tard – une vision gorgonesque, échevelée et affreuse – le visage couvert de traînées de sang, les cheveux emmêlés, et les ongles, les doigts incrustés de terre, l'uniforme tout déchiré, j'éprouvai du soulagement. Et de la frayeur. Je me souviens avoir bredouillé et ne pas avoir été très cohérente tandis que je l'aidais à s'asseoir. Je n'arrêtais pas de l'interroger sur Jeff, Caliban, Rasmallan, sur Lily, notre navigatrice, et Deux-Jours-de-Repos, le mécanicien, qui étaient partis avec elle à la recherche du premier groupe.

Puis, j'ai enfin remarqué son silence. Son expression était

l'atmosphère de cet endroit. Un bourdonnement qui anéantissait la raison, les attirait, malgré eux, vers les montagnes à l'horizon. Elle avait essayé de résister à l'envoûtement, elle était revenue au vaisseau, mais cette douce attirance était douloureusement puissante. Elle avait imprégné son esprit-éponge et sapé sa volonté. Retourner au vaisseau était une erreur. Elle devait escalader la montagne pour combler ce besoin de contentement qui vibrat en elle, ou perdre la raison.

Tandis qu'elle se dépêchait de sortir pour répondre à l'appel de l'inconnu, Elizabeth Marsh balbutia des mots qui me mirent hors de moi : elle me faisait confiance, elle savait que j'étais indépendante et

que je suis en sécurité ici. Des oiseaux ? Un bruissement de feuilles ? Des fourmis grouillant sur le sol. Une piqure de moustique, peut-être ? Je pense que même cela me ferait plaisir. Je m'imagine trempant mes pieds dans la rivière – Caliban l'a décrite lorsqu'il est parti avec Jeff et Rasmallan attrapant une truite avec mes mains et la rapportant ici pour qu'elle puisse la cuire.

Au début, j'ai pensé que c'était quelqu'un de l'équipage qui me jouait un tour, qu'il ou elle était furtivement revenu à bord pendant mon sommeil, et se cachait quelque part dans ce vaste vaisseau. Je préparais des plats et ne me souvenais jamais les avoir mangés. Mais les assiettes étaient régulièrement vides et propres.

Puis, j'ai découvert que quelqu'un avait écrit dans le journal de bord que je garde à côté de ma couchette. L'écriture ne m'était pas familière : magnifique, aérée, rien à voir avec mes propres pattes-de-mouches, qui frétille en désordre sur la page comme des neutrons. Il me paraissait invraisemblable, pourtant, que la personne qui était là poursuive cette blague pendant si longtemps : je trouvais difficile de croire que je méritais un tel tourment.

Un jour, après avoir exploré le vaisseau de long en large, je dus me rendre à l'évidence : il n'y avait personne d'autre à bord que moi. Je me souviens avec précision du moment où j'ai compris ce qui se passait. J'étais pétrifiée. Je ne savais pas quoi faire. À dire vrai, je n'y pouvais pas grand chose. A part accepter.

Amy prend la relève quand je m'enfonce dans l'obscurité. Ses notes sont la première chose que je regarde lorsque je refais surface. C'est comme un courant alternatif. C'était atroce au début. Impossible d'ignorer nos moi mêlés. On ne peut pas se rejeter. D'ailleurs, sa compagnie m'empêche de perdre la raison.

Lorsque je lis ses mots je comprends l'autre face de la pièce. Ce qui lui manque, cependant, c'est la notion de temps. Des années ont passé. Je ne suis plus l'asperge que j'étais lorsque notre vaisseau s'est écrasé. Je suis devenue une prisonnière grassouillette. A l'époque, j'aurais pu jogger sans

efforts jusqu'à la rivière. Trois pesantes années m'ont alourdi, et je continue de cuisiner pour nourrir l'insatiable solitude qui grignote ma raison. Sans mentir, cela me prendrait plus d'une heure pour trainer ma carcasse jusqu'à la rivière.

La seule façon de sortir, si je le voulais vraiment, serait de le faire dans l'une des combinaisons pressurisées. Encore faudrait-il, pour cela, que je réussisse à y faire entrer mon corps volumineux. Je mets un point d'honneur à vérifier les réserves d'oxygène des combinaisons tous les deux jours – une des rares tâches qui me rappelle que je suis encore membre d'un équipage d'Exploworld. Si j'allais dehors, je prendrais une profonde inspiration – Caliban, lorsqu'il est sorti, a parlé d'un parfum de freezia. Je n'en ai pas le courage, pourtant. Je ne veux pas subir l'attraction des montagnes. Cependant, j'irais si je voyais quelqu'un.

Je suis un papillon incapable d'échapper à sa chrysalide. S'il te plaît, allons-y. J'ai besoin d'être moi-même à nouveau. Je ne veux plus me perdre.

Lorsque je ne fais pas la cuisine ou que je ne m'occupe pas de mon jardin, j'écris. Pour donner un sens à cette vie qui n'en a pas. Pour remplir les trous fascinants de la réalité qu'Amy et moi partageons. Au début, je chantais juste pour entendre une voix. Maintenant, je récite des tirades en me promenant dans le vaisseau. Je crois qu'Amy suit une même sorte de routine. Bien sûr, je suppose que je ne le saurai jamais avec certitude. Ce n'est pas comme si je pouvais commencer à dialoguer avec elle. Je ne suis pas encore assez dingue.

Je me demande souvent ce qu'elle voit lorsqu'elle regarde dehors. Lorsque j'épluche les légumes, je m'installe devant la baie sur le pont du vaisseau et j'observe le paysage. Il n'y a pas de saisons pour modifier les couleurs de la terre au-delà du vaisseau aux trois-quarts enfoncé. Il est indéniable que nous coulons. L'ordinateur central ne cesse de me flasher son alarme rouge. Que puis-je faire si ce n'est espérer qu'une équipe de secours brise cette coquille et libère

les deux moitiés de ce moi fêlé que je suis, nichées à l'intérieur ?

La cuisine. ne m'intéresse pas. Je ne sais pas faire la différence entre une cocotte et un poêle, une gousse d'ail et un bulbe de fenouil ; je n'ai pas la moindre idée de comment on fabrique du tofu à partir de graines de soja. Mais Lindsay, si. Elle l'a appris. J'admire sa pugnacité, cette façon qu'elle a eue de prendre son destin entre ses mains maladroites et de résister au désespoir. Ces livres de cuisine ont été un don du ciel ; ils ont empêché son esprit de sombrer avec ce vaisseau.

Elle cuisine de plus en plus. Hier, elle s'est surpassée. Des beignets de courgettes accompagnés d'aubergine à la vapeur parfumées au gingembre frais, et aujourd'hui un soufflé aux épinards, au basilic et à l'estragon. Mais tout avait un arrière-goût de moisi. Je donnerais n'importe quoi pour un grand steak saignant avec de la moutarde forte et des cornichons . J'adore sa cuisine mais rester à l'intérieur est impossible. Surtout maintenant que l'unité centrale m'a informée qu'il n'y a aucune chance qu'Exploworld envoie de l'aide à temps.

Des accidents comme celui-ci arrivent souvent aux expéditions d'Exploworld qui sondent l'espace. Cela fait partie du contrat. Le petit plus de l'aventure. Au fond de moi j'ai rapidement fait une croix sur les secours. Ils me découvriront un jour, foudroyée par une crise cardiaque tandis que je taille mes buissons dans la serre hydroponique. Ou bien Amy momifiée dans l'acte de manger un gâteau au chocolat.

C'est quelques temps après avoir envoyé la dernière balise de détresse que j'ai vraiment compris qui était Amy. On n'est jamais véritablement préparé pour ce genre d'expérience. Découvrir qu'une entité a jailli de sa propre conscience en compote et a revendiqué la moitié de ses heures d'éveil est une expérience troublante, pour le moins. Maintenant, je suis habituée. Juste surprise que personne d'autre ne se soit glissé dans notre routine. Je me demande parfois comment cela se passerait si j'avais un Larry à gérer à la place d'Amy.

Elle m'entretient comme si j'étais un jardin. Me nourrit, comme si j'étais son enfant.

Heureusement ce n'était pas ma première expédition pour Explo-world. J'ai visité et dressé la carte topographique de nombreuses autres planètes avant d'achever ma brillante carrière de géographe ici, dans cet endroit que je n'explorerai jamais. J'ai voyagé à bord de divers vaisseaux, avec beaucoup de personnes différentes. Cela revient toujours au même, des gens qui bougent dans un lieu clos, comme les éclats colorés d'un kaléidoscope. Que l'on s'entende ou non avec ceux qui nous entourent, on trouve toujours le moyen de cohabiter. Je cohabite avec Amy, et c'est bien de savoir que je ne suis pas complètement

seule.

Ai-je jamais écrit la vérité sur cette chute de ma couchette pendant l'atterrissage ? J'avais la gueule de bois. J'ai avalé de nombreuses canettes de Venuver pour soigner ma déprime. Une sacrée gueule de bois, mais en rien comparable à celle que j'ai eue le jour où j'ai enfin admis que je ne reverrais jamais Caliban, ni les autres. La nuit où nous avons commencé à tourner en orbite autour de la planète, je me suis enfermée dans ma cabine et j'ai bu. C'était mon anniversaire. Temps standard, bien sûr. Je venais juste d'avoir trente-six ans. Le constat de ma situation était sombre : pas mariée, pas d'enfants, toujours sous contrat avec Explo-world – qui ont payé mes études – pour cinq ans,

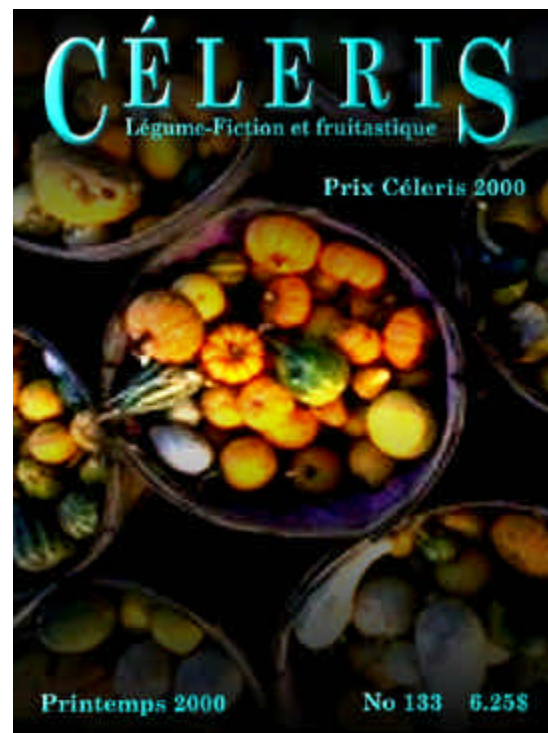
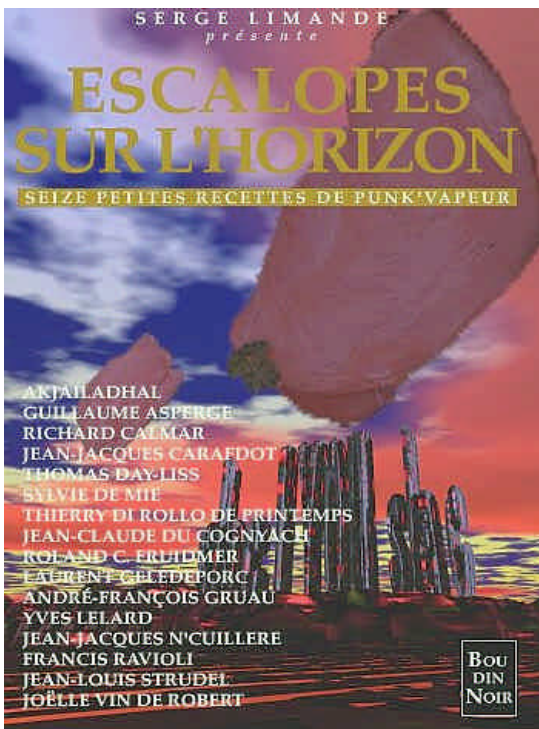
pas grand chose à la banque. Déprime ordinaire.

Le jour où la Capitaine Marsh est partie, je n'ai bu que du thé à la cannelle. Elle était formidable. Sûre d'elle et intelligente. Elle avait de la classe. Je crois que je lui ai dit de ne pas partir. Mes souvenirs deviennent flous ces temps-ci. Je sais seulement que j'étais aussi effrayée à ce moment-là que je le suis maintenant.

S'immobiliser, c'est cela qu'elle veut. Je m'efforce de trouver la sortie, cependant. Nous coulons de plus en plus vite. Je ne le supporterai pas beaucoup plus longtemps. Si seulement Lindsay ouvrait bien les yeux lorsqu'elle regarde dehors, elle comprendrait.

Au loin, on peut les voir.

ESCALOPE AU CELERI SUR LE NET



Sur <http://gang.free.fr/>, le site de la Gang, groupe de joyeux drilles fans de science-fiction, régalez vos yeux et vos zygomatiques avec une parodie alimentaire de l'anthologie *Escale sur l'horizon* (au Fleuve Noir), devenue *Escalope sur l'horizon* (éditions Boudin Noir). Tout y est transposé, point par point : la couverture, la préface de Serge Lehman (*Les enfants de Jules Vernes* devient *Les enfants de Brillat-Savarin* et de Ginette

Mathiot), les noms des auteurs, les titres des nouvelles (Ah ! *L'amour au temps du chili pomme* !), et jusqu'aux nouvelles elles-mêmes, écrites à la manière des auteurs parodiés. Il est conseillé d'avoir lu l'anthologie originale pour apprécier le sel, et le poivre, de cette parodie.

Dans le même esprit, Christian Sauvé a transformé le magazine québécois *Solaris* en *Céleris*, *Légume-fiction et fruitastique*. Après

avoir déploré la disparition de *aubergine...* (les connaisseurs apprécieront), un Noël Champetier devenu Noël Champotager propose des fictions et critiques parodiques, le tout mis en page "à la manière de". On trouve tout ça sur : http://www.geocities.com/christian_sauve/apaq/celeris.pdf

Philippe Heurtel

Hervé Baudouy est né il y a 51 berges sur les berges du Canal de Suez. Est-ce parce qu'il est gêmeaux qu'il aime les mots ? Toujours est-il qu'une attaque de graphomanie foudroyante, vers l'âge de 8 ans, s'est avérée incurable. Depuis, du crayon au clavier en passant par la gomme et le backspace, sa ligne de vie se confond avec une ligne d'écriture. Sa chance ? Ne rien posséder que ce qu'il imagine. L'illustration est de André de Marigny.

P LES COURGETTES – HERVE BAUDOUY P

Alors que la ciboulette chante son bonheur dans le crépuscule qui s'enflamme, les courgettopathes attaquent ! J'étais dans mon jardin, méditant sur ma recette de tomates farcies aux anchois quand, surgi de nulle part, ce type bondit vers moi, une courgette à la main.

« Si tu sais ce qui est bon pour toi, tu prends cette courgette, et tu la fermes ! »

Puis il me fourre une recette de pain aux courgettes dans la poche, et, tel Zorro, disparaît dans la nuit.

« Bon sang ! », grommelles-je, « cette histoire de courgettes va trop loin ! C'est la quatrième fois, cette semaine. »

De nouveau, c'était la période de l'année où tous les jardiniers sont obsédés par les courgettes. Vraiment, que faites-vous avec cent courgettes ou plus ? Rien que cette semaine, plusieurs de mes voisins m'ont offert – donné, pas vendu ! – des courgettes de leur jardin, sans savoir que moi aussi, j'en cultive.

Dans le passé, ma femme et moi avions été des victimes volontaires de ces pousse-courgettes. Mais depuis deux ans, nous avons notre propre jardin, et nous préférons qu'ils gardent leurs légumes pour eux. On en a plus que nécessaire, et nous aussi, nous abandonnons des paniers pleins de courgettes devant les entrées, tirant les sonnettes et fuyant à toutes jambes. Nous essayons de justifier cette conduite en croyant que cela les protège du Peuple des Tomates – les seuls concurrents, et archi-ennemis du Peuple des Courgettes.

Je me demande souvent pourquoi, pendant le mois d'août, les épiceries se donnent la peine de vendre des courgettes. Pensez-y bien. En août, si quelqu'un criait par la fenêtre de sa cuisine : « J'ai besoin de courgettes ! » (NB : ceci est illégal dans certaines provinces ou régions), des hordes de jardiniers se précipiteraient, des

courgettes en bandoulière.

Cet été, notre jardin est une véritable jungle courgettière. En fait, nous ne savions pas quoi faire jusqu'à hier soir, tard, quand quelque chose de bizarre s'est produit. Alors que j'étais allongé dans mon lit, regardant le plafond, et contemplant un univers peuplé de courgettes, ma femme s'est tournée subitement vers moi, avec



un air effrayant, et m'a dit :

« Si on ne peut pas les donner, pourquoi ne pas les abandonner sur les porches des voisins, au hasard. »

C'est alors que j'ai réalisé que Marie, ma femme, était descendue dans le sombre monde du Peuple des Courgettes.

« Et la Loi, qu'est-ce que tu en fais ? », ripostais-je. « N'y a-t-il pas quelque chose comme une Société Protectrice des Légumes, subventionnée pas le gouvernement ? On a des lois... hélas... »

« Je sais, mais on se déguisera et on fera ça la nuit. On ne nous reconnaîtra jamais. »

... Ça va vraiment mal : j'ai des cauchemars courgettesques. La

nuit dernière, j'ai rêvé que je conduisais en ville, vers trois heures du matin, un camion plein de ces choses misérables et tordues, quand je fus repéré par un flic en patrouille : l'arrière de mon camion était anormalement proche du sol. Les gyro crachèrent, les sirènes hurlèrent. Je me garai. Alors, les haut-parleurs de la voiture de police mugirent : « Sortez de la

voiture, ouvrez l'arrière du camion, et gardez vos mains bien en vue. » J'obéis, et révélai le plus gros chargement de courgettes de contrebande jamais vu dans le voisinage. La honte étala du rouge sur mon visage, alors que je protégeai mes yeux des phares du flic...

« OK, Courgetto-Man, t'es fait ! Allonge-toi sur le trottoir, les mains derrière le dos. Nous avons des lois pour protéger la population contre des gens comme toi ! »

Puis je l'entendis communiquer par radio avec son Q.G. :

« Central, j'ai coincé une autre tentative de Commando Courgettes. J'ai besoin d'aide, d'un camion, et d'un livre de recettes. »

Lorsqu'il ne pratique ni l'informatique ni l'écriture, Philippe Heurtel animerait un fanzine consacré à l'imaginaire culinaire, dans lequel il s'auto-publierait et parlerait de lui à la troisième personne. Mais ce n'est qu'une rumeur. En tout cas, c'est encore André de Marigny qui s'y est collé pour l'illustration, et ça, ce n'est pas une rumeur.

d

EDGAR – PHILIPPE HEURTEL

d



C'est au *Gras Mouton*, que pour la dernière fois je vis Edgar dans son état habituel, c'est-à-dire jovial, optimiste et bon vivant. Le *Gras Mouton* est un de nos restaurants favoris, souvent témoin de nos déjeuners hebdomadaires. Il s'agit du genre d'établissement traditionnel où une serveuse enjouée et courtaude vous sert sur une nappe à carreaux rouges et blancs une nourriture riche et copieuse. On y déguste, selon moi, la plus exquise blanquette de veau qui puisse exister au monde.

Edgar se tenait face à moi. Je me suis toujours émerveillé de ce miracle permanent consistant à encastrer ses 130 kilos bien tassés entre le rebord de la table et le dossier de sa chaise, tout en les gardant suffisamment rapprochés pour que ses mains armées de couverts atteignent son assiette. Nouée autour de son cou de taureau, sa serviette – à carreaux rouges et blancs – prenait des allures de mouchoir.

Son visage exprimait un recueillement religieux tandis qu'il écoutait la serveuse-prêtresse lui réciter le menu. Avec Edgar, une simple carte se transformait en Saintes Ecritures, et l'ardoise sur laquelle le plat du jour était inscrit à la craie blanche devenait une Table de la Loi.

Mais ce jour-là, lorsqu'il choisit son plat, mon ami parvint à

m'étonner.

Entendons-nous bien. Depuis les douze années que je le connaissais, Edgar n'avait jamais chipoté sur les quantités, jamais rechigné pour reprendre un peu de rab, ni abdiqué devant un dessert recouvert de chocolat fondu, de crème chantilly et de crème anglaise. Mais là... Ne parvenant pas à choisir entre la choucroute garnie du chef et la tête de veau maison, il avait susurré : « Je peux avoir les deux ? »

« Bien sûr, monsieur Gantua », répondit la serveuse comme si elle était coutumière de la chose. Quand elle eut disparu après avoir noté ma propre et ridicule commande, je me penchai en avant et murmurai : « Choucroute et tête de veau ? N'est-ce pas un peu exagéré, avec l'assiette de charcuterie, le plateau de fromage et la forêt noire ? » Sans se départir de son calme olympien, mon ami haussa les épaules, me fixa d'un air espiègle et répondit simplement : « Non. »

On apporta nos entrées. Ma tranche de terrine de lapin, pourtant d'une épaisseur conséquente, avait bien piètre allure devant le florilège charcutier auquel s'attaquait déjà Edgar. « Et d'ailleurs », ajouta-t-il entre une bouchée de cervelas et une tranche de saucisson, « les bêtes ont déjà été tuées, non ? Que je prenne un seul plat ou deux,

quelle différence pour elles ? »

Edgar me téléphona cinq jours après, c'est-à-dire l'avant-veille de notre déjeuner. Il me parut fatigué, abattu. Sa voix présentait un mélange de lassitude et d'angoisse profonde. Mon ami m'expliqua qu'il ne pourrait pas déjeuner avec moi comme nous le faisons chaque semaine depuis douze ans. Je lui en demandai la raison.

« Je crois que je n'aurai pas très envie de manger. »

Ça, c'était grave.

Je lui dit que j'arrivais sur le champ. Je laissai tomber tout ce que j'avais en chantier, enfilai mon manteau, bondit dans ma voiture. Vingt minutes après je sonnais à la porte de son appartement. Je découvris un Edgar avec des valises sous les yeux. De véritables malles postales, dans son cas. Il me dit d'entrer, me précéda de sa démarche chaloupée, et s'enfonça dans le sofa de sa salle à manger.

« Je suis maudit, Philippe », m'annonça-t-il d'une voix éteinte.

« Maudit ? Allons donc, pourquoi maudit ? Et de quelle manière ? »

– Je suis maudit, et maintenant je dois payer. »

J'avisai la table de la salle à manger. Il était une heure de l'après-midi, Edgar finissait de déjeuner lorsque j'étais arrivé. Sur la nappe, je remarquai un verre de vin et une grande assiette de crudités. Des *crudités*. Juste des crudités.

C'était très grave.

Je pris mon ami par les épaules et le secouai.

« Allons, Edgar, reprends-toi ! Les malédictions, ça n'existent pas. Que t'arrive-t-il ? »

– Ce sont les fantômes. Depuis notre dernier déjeuner, ils me hantent, jour et nuit, sans relâche. Je paye pour tout ce que j'ai fait. »

Visiblement, Edgar souffrait de dépression nerveuse.

Je m'apprêtais à tenter de le reconforter, lorsqu'un couinement suraigu me fit sauter au plafond. Un porc traversait le salon en couinant comme... comme un porc qu'on égorge. En effet, un torrent de sang jaillissait de sa carotide tranchée.

L'animal laissait dans son sillage des kilomètres d'entrailles et des remugles nauséabonds. Il titubait, car il lui manquait une patte : un os et des morceaux de chairs pendouillaient là où aurait dû s'articuler le membre manquant.

Visiblement, la dépression nerveuse était une maladie contagieuse.

« Tu vois », fit Edgar d'une voix lasse. « Et quand ce ne sont pas les cochons, ce sont les bœufs, les agneaux, les volailles. Tous les animaux que j'ai mangé récemment reviennent me hanter. Des fantômes démembrés qui traversent la cuisine. Des revenants qui, la nuit, répandent leurs tripes sur mon lit lorsque j'essaie de m'endormir. Le lendemain de notre dernier déjeuner, c'est par un veau que le cauchemar a commencé. Un veau sans tête car, la tête, je l'avais mangée la veille.

– Et tu n'as pas essayé de... de... »

Essayé quoi, d'ailleurs ? Que peut-on faire quand les esprits des animaux que vous avez englouti pour vous nourrir reviennent se venger ?

« Oh ! Si, j'ai essayé. Tu sais, on dit que la gourmandise est un des sept péchés capitaux. Alors, hier, n'en pouvant plus, je me suis rendu à l'église. J'ai parlé à un prêtre, je lui ai expliqué la situation. Il m'a écouté en silence, hochant juste la tête de temps en temps. Alors je lui ai demandé ce que je devais faire, si je devais me confesser, s'il fallait faire appel à un exorciste. Il m'a répondu qu'il était heureux de voir une brebis égarée retrouver le chemin de l'Eglise, que les voies du Seigneur sont impénétrables, mais que dans mon cas les voies de la médecine psychiatrique étaient peut-être plus appropriées. »

Edgar a éclaté en sanglots.

« Enfin, je ne vais pas me nourrir de crudités jusqu'à la fin de mes jours ? »

Non, on ne pouvait infliger à un homme, quoi qu'il ait pu commettre, un tel supplice. Je décidai de prendre les choses en main. J'avisai dans une pile de magazines un de ces journaux gratuits proposant des petites annonces classées. Je m'en emparai et le feuilletai rapidement pour trouver la section qui nous intéressait. Je lus attentivement chacune des

annonces, jusqu'à ce que je trouve mon bonheur :

« Ecoute celle-ci, Edgar : *Chance, amour, argent, travail, envoûtement. Prix compétitifs, déplacement compris. Contacter le Professeur Charles Lathan au 01 06...* Edgar, » ajoutai-je d'une voix aussi enjouée que possible, « si l'Eglise ne veut pas t'aider, ce sont les chevaliers de l'occulte et du surnaturel qui vont chasser les esprits qui te hantent. »

Sur ce, je m'emparai du téléphone et composai le numéro indiqué par l'annonce.

Le Professeur et médium Charles Lathan arborait sur son visage rondet une petite barbiche et des lunettes à verres circulaires. J'avais tenu à être présent le jour de l'exorcisme. Pour soutenir mon ami, et aussi parce que, après tout, j'étais à l'origine de l'initiative. En entrant, le médium déposa une lourde sacoche en cuir et demanda illico à Edgar, comme un médecin s'enquerrait de la santé d'un patient :

« Alors, monsieur Gantua. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Edgar expliqua la situation. A chaque phrase, le médium hochait la tête, caressait sa barbiche et marmonnait un ou deux mots inintelligibles. Puis, quand Edgar eut terminé son exposé :

« Je vois. Nous avons affaire à un cas de possession démoniaque. Je peux arranger cela dès maintenant, moyennant de modestes honoraires qui servent à financer mes recherches sur les phénomènes occultes. »

Edgar ayant accepté les honoraires pas si modestes que cela, le Professeur Lathan ouvrit sa sacoche et déballa divers ustensiles qu'il disposa dans tout l'appartement : amulettes, chandelles, pentacles, talismans... A l'aide d'une paire de ciseaux, il préleva sur le crâne de mon ami quelques cheveux, qu'il colla sur de petites statuettes surchargées de grigris. Il posa les statuettes tout autour de nous, puis il sortit un épais volume sans titre dont la couverture en cuir arborait un pentacle jaune sur fond noir. Il tourna quelques pages en marmonnant, leva l'index comme s'il s'apprêtait à parler... Puis laissa tomber son livre et poussa un glapissement.

Un poulet déplumé, dégageant

une odeur de pourriture, traversait le salon en gloussant, bien qu'il fut décapité. Une carpe le suivait. Le poisson rampait sur le sol en laissant derrière lui des traces visqueuses et quelques algues. Une vache sortit de la cuisine ; ou, pour être exact, traversa placidement le mur séparant la cuisine du salon.

Le Professeur se ressaisit, ramassa son livre et se campa devant le ruminant fantôme.

« Arrière, démon ! », l'admonesta-t-il. « Je te conjure de retourner dans les bas-fonds chthoniens dont tu n'aurais jamais dû t'échapper ! » Sur ce, il agita devant les yeux du bovin un petit sachet qui émettait un son de maracas.

Pour toute réponse, l'animal cracha au visage du médium. Le Professeur Lathan ôta ses lunettes pour en essuyer les verres dégoulinant d'un jus verdâtre. Il les reposa sur son nez d'un geste ferme. « Très bien. Tu l'auras voulu. »

Il sortit de sa poche de pantalon une boule de matière marron qu'il entreprit de pétrir jusqu'à lui donner la forme grossière d'un animal à quatre pattes muni d'une queue. De sa veste, il sortit un jeu d'aiguilles qu'il planta une par une dans la figurine.

En vain. La vache fantôme poussa un meuglement qui nous obligea à nous boucher les oreilles. Puis, sous nos yeux atterrés, sa tête se mit à tourner sur elle-même. Nous la vîmes faire un tour complet, avant de reprendre une position anatomiquement correcte.

C'en était trop pour l'exorciste. Le petit homme récupéra son manteau, son chapeau et sa sacoche d'une main tremblante. Il déguerpit sans demander son reste, abandonnant les ustensiles magiques qu'il avait dispersés dans l'appartement.

Edgar était avachi dans un fauteuil. Toute la détresse du monde se lisait sur son visage : avec le médium, son dernier espoir venait de s'envoler. Il se voyait condamné jusqu'à la fin de ses jours, soit à côtoyer ces immondes fantômes culinaires, soit à s'astreindre à un régime végétarien des plus stricts.

Mon ami finit par se décider. Il ne pouvait pas vivre avec des

spectres aussi hideux et bruyants sans mettre en danger sa santé et sa raison. Il s'habitua donc aux légumes et aux fruits, d'abord à contrecœur, avant d'y prendre goût. Les premières semaines, il lui arriva de craquer pour des plats plus consistants et carnés. Mais les sanctions surnaturelles – immédiates et impitoyables – qui s'ensuivaient le dissuadèrent bientôt de récidiver.

La vie reprit son cours, ainsi que nos déjeuners hebdomadaires.

Jusqu'au jour où Edgar me

téléphona et me supplia d'une voix angoissée de le rejoindre chez lui. Je me précipitai, imaginant le pire comme on le fait toujours dans un cas pareil.

Sur la table dressée pour le dîner trônait un énorme saladier contenant une de ces pantagruéliques salades composées dont mon ami avait fait son quotidien.

J'eus peine à reconnaître Edgar dans l'homme au visage défait qui m'ouvrit la porte. Je compris rapidement la raison de son désespoir.

Des formes rondes ou oblongues, rouges, vertes, jaunes, tournoyaient autour de sa tête comme des nuées de moucheron. D'autres traversaient le salon en fendant l'air pour s'écraser sur les murs ; en retombant, elles laissaient de répugnantes traînées poisseuses et malodorantes.

A quel régime pouvait désormais s'astreindre Edgar pour se débarrasser de ces spectres de fruits et de légumes ?

Jean-Luc Rivera s'intéresse aux phénomènes ufologiques, et d'une manière plus générale aux phénomènes mystérieux. Lecteur et globe-trotter infatigable, ses investigations littéraires et géographiques l'ont confronté à des témoignages troublants, aussitôt enregistrés par la mémoire infailible de cet enquêteur de l'étrange. Le témoignage qui suit est authentique (des fois que vous ne prendriez pas Marmite & Micro-onde au sérieux !). En ce qui concerne la véracité des faits relatés... je vous laisse juge...

C

RENCONTRES DU TYPE ALIMENTAIRE – JEAN-LUC RIVERA

C

Que mangent les extra-terrestres ? Afin d'apporter un début de réponse à cette interrogation fondamentale, nous avons compulsé de nombreuses archives. Certains contactés ont eu l'occasion de banqueter avec leurs hôtes dans des OVNI ou sur des planètes aussi diverses que lointaines. Leurs récits nous apprennent que les extra-terrestres sont le plus souvent végétariens (fruits et légumes uniquement) et boivent des jus de fruits ou de l'eau !

Howard Menger, célèbre contacté du milieu des années 50, avait même rapporté une pomme de terre sélénite de son petit voyage sur la Lune : curieusement – convergence des différentes évolutions planétaires, sans aucun doute – elle ne se distinguait nullement d'une pomme de terre de l'Idaho.

Fort heureusement, un cas d'observation d'OVNI nous a fourni une réponse indiscutable en ce qui concerne le petit déjeuner.

Le 18 avril 1961 à 11h du matin, Joe Simonton, brave éleveur de volaille et accessoirement plombier à mi-temps, entend un son étrange, très fort, venant de l'extérieur de sa ferme de Eagle River (Wisconsin). Sortant de chez lui, il observe un objet argenté qui atterrit dans sa cour. A l'intérieur se trouvent trois hommes, de vingt-cinq à trente ans, à la peau mate, habillés de combinaisons bleu sombre. L'un d'entre eux lui tend un pichet métallique, vide, en lui faisant signe de le remplir d'eau. Simonton s'exécute et, en le rendant, remarque que l'un des hommes est en train de faire cuire ou frire quelque chose sur une sorte de grill sans flamme. Comme il y avait

posé à côté plusieurs petits cookies ou pancakes déjà cuits, il indique qu'il en veut. L'homme lui en tend quatre. L'OVNI décolle et disparaît dans le ciel.

Simonton mangea l'un des "cookies", qui ne lui laissa pas un grand souvenir gastronomique puisque cette nourriture extra-terrestre a un goût de carton. Une autre personne qui osa en manger lui trouva plutôt un goût de maïs. L'analyse des "pancakes" par des membres de l'Université de Northwestern révéla la recette : farine, sucre, graisse. Peu appétissant... Nous avons ainsi la réponse à la question plus générale que se pose l'humanité depuis 1947 : que viennent-ils faire ici ? Manifestement, apprendre la cuisine !

NDLR : Et pour en savoir plus sur les vrais extraterrestres (ceux du SETI), une bonne adresse, celle du fanzine *La cabine du télescope* : <http://www.chez.com/telescope>.

Ecrivez... Auteurs de nouvelles, poèmes, articles, illustrations, bandes dessinées : proposez-nous vos œuvres (joindre une enveloppe timbrée et auto-adressée pour la réponse). Tous les genres sont les bienvenus (littérature générale, SF, fantastique, polar, humour etc., etc.).

Ecrivez-nous ! Les internautes peuvent recevoir M&M en couleur sous la forme d'un fichier PDF. Pour la version papier, envoyez deux timbres ou abonnez-vous pour trois numéros contre six timbres (n'oubliez pas de préciser à partir de quel numéro débute votre abonnement). Il est toujours possible de commander les numéros 1 à 3. Le numéro 5 sera disponible l'année prochaine.

Oui, mais où ? Philippe Heurtel, 5 rue Dombasle, 75015 PARIS. e-mail : pheurtel@club-internet.fr